

Barbès - la Goutte d'Or : Histoires de saute-frontières

Mickaël Correia ~ L.L. De Mars



Barbès - la Goutte d'Or :

Histoires de saute-frontières

« *Je casserai la Goutte d'Or* » déclarait déjà en 1978, Jean-Pierre Pierre-Bloch, à l'époque député centre-droit du 18^e arrondissement, avant d'éructer quelques jours plus tard dans les colonnes du *Monde* que « *Harlem n'existera pas à Paris* ». Il y a encore quelques mois se trouvait, rue des Poissonniers, entre boucherie imazigh, disquaire congolais et épicerie ivoirienne, l'ancien local de cet édile passé dans les rangs de l'UMP. Mais la « *faune étrangère* » – que papa Pierre-Bloch voulait chasser du temps où son écharpe tricolore d'élu flottait dans la douceur du vent giscardien – a transformé cet avant-poste droitiste en salon de coiffure camerounais délicieusement nommé « *Facebook d'or* ». Ironie de l'histoire ou résistance de basse intensité face aux volontés récurrentes d'embourgeoisement du quartier ?



C'est que Barbès-La Goutte d'Or traîne depuis des lustres une réputation de quartier voyou, aux rues interlopes et aux activités clandestines, objet de tous les fantasmes. D'un côté, les désopilants ethnologues de salon qui portent aux nues un « *Barbès cosmopolite et marchand, où l'altérité de chacun devient spectacle pour tous* » tout en déclarant que non, il n'y pas de gentrification à Barbès (1). De l'autre, les déclarations pétaradantes des politiques qui ont en commun, et ce qu'ils soient de droite ou de gauche (2), d'avoir les mêmes ambitions répressives en bandoulière tout en promouvant une mixité sociale qui cache mal ses arrières-goûts de boboisation.

« *Irhal!* » [Dégagez!] comme crient les chibanis de Barbès pour chasser les pigeons en face du café Royal. Cette brochure compile trois articles paru dans *CQFD* d'avril à juin 2012, trois bribes de vie de sans-papiers confrontés à la chasse aux pauvres, où se lit en filigrane la gentrification en cours du quartier mais aussi ses petites solidarités et ses combines pour moins galérer. Trois histoires de saute-frontières comme trois mandales à celles et à ceux qui veulent aseptiser les ruelles de la Goutte d'Or et les vider définitivement de sa « *faune étrangère* ».

M.C.

1. *La ville marchande : enquête à Barbès* – Emmanuelle Lallement (lecture fortement déconseillée).
2. Selon Daniel Vaillant, le maire socialiste du 18^e, « *pour les voyous de Barbès les sanctions sont trop légères. Quand on se fait 100 euros par jour en vendant des paquets de cigarettes et que l'on est puni que d'une amende de quelques euros, le calcul est vite fait* ». Salauds de pauvres !



À Barbès, un rêve part en fumée

Ahmed et Medhi, clandestins tunisiens, racontent leur histoire de vendeurs de clopes à la sauvette. Entre envie de « faire son trou à Paris » et rêves brûlés se dessine l'impasse d'une vie faite de galères quotidiennes... Bienvenue à Barbès !

« *Marlboro, Legend ! Marlboro, Legend !* », scandent sur un bout de trottoir Ahmed et Medhi. Sous la carcasse éventrée du magasin cheap Vano, ils sont quelques dizaines à s'agglutiner à l'angle des boulevards Barbès et de La Chapelle. Tous ont vingt, trente ans et viennent depuis peu qui de Tunisie, qui d'Algérie. Tous entonnent les marques de cigarettes de contrebande – au taux de goudron à te bitumer di-

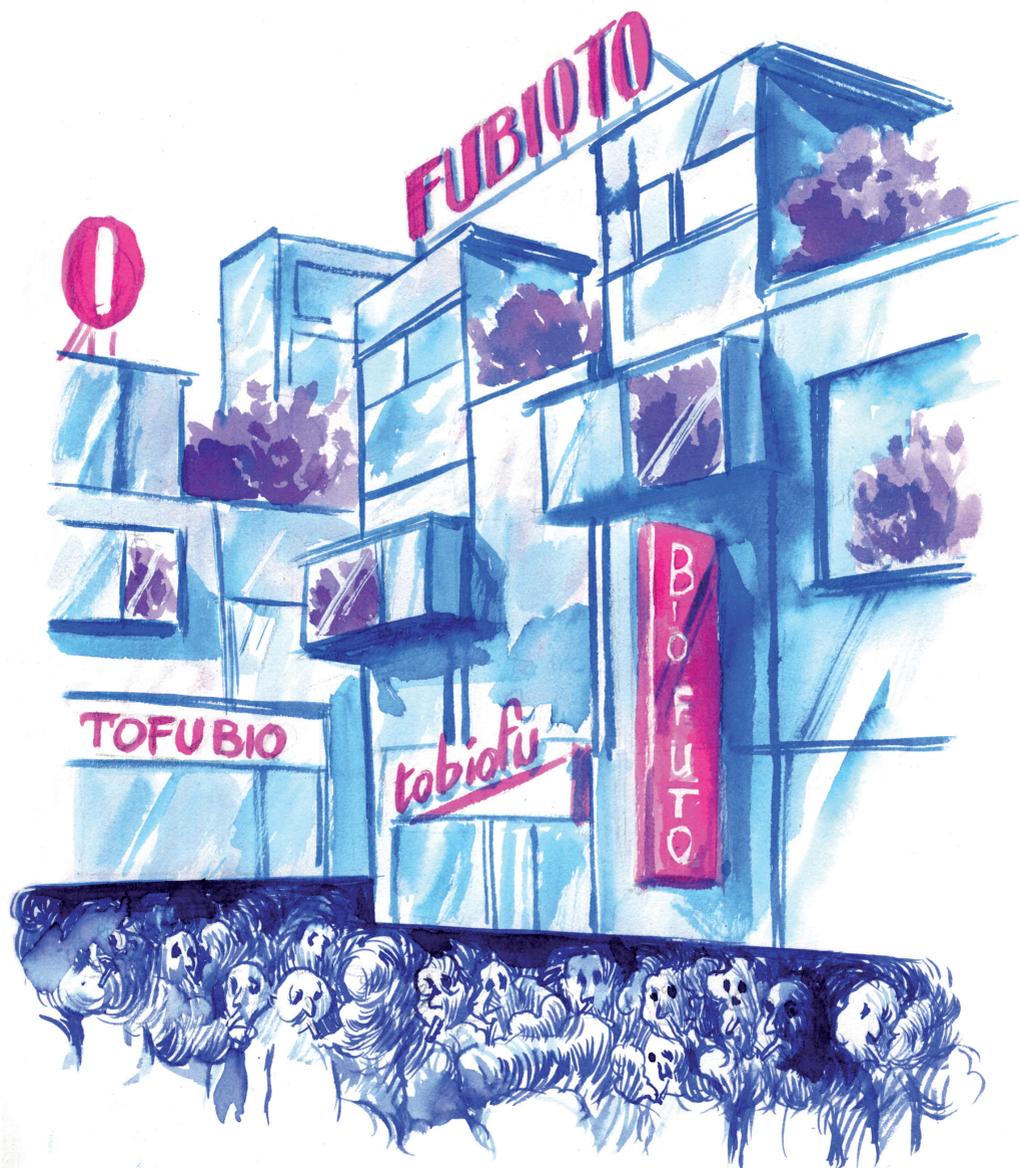
rect les éponges – lorsque la bouche du métro Barbès

recrache ses passagers. Aucun d'eux n'a de papiers. Ahmed, lui, a toujours une vanne au coin des lèvres : « *Tu vois, lui, avec ses dents grises, on l'appelle "El teffaya" [le cendrier], il fume tout le temps ! L'autre là-bas, c'est "El moulchi" [le proprio], il fait comme si la rue lui appartenait, mais dès qu'il voit une belle fille, il devient fou !* » Et d'enchaîner : « *Ici, vous dites : "Une hirondelle ne fait pas le printemps". Chez nous, même une révolution ne fait pas le printemps !* » Medhi se bidonne et

reprend d'un ton plus sérieux : « *On vient de l'ouest de la Tunisie, il n'y a rien à faire là-bas. On a profité, comme tout le monde, des événements de l'an dernier pour venir. Ça fait un an qu'on galère ici, à tenir les murs. On dort chez un ami de mon oncle, à Saint-Denis.* »

Derrière le kiosque à journaux de Barbès se gare un gros break bleu pandore. Le manège perpétuel des mains qui se croisent et s'échangent petite monnaie contre paquet de

clopes continue malgré tout. Ahmed reprend : « *Ce sont toujours les mêmes. La semaine dernière, il y en a eu des nouveaux, mais sans leur habit de police. Ils ont arrêté plein de gens dans la rue, même au café ! Ils les ont mis au commissariat de la Goutte d'Or. Personne n'a rien dit, c'est comme ça.* » Le ballet incessant de la flicaille qui vient pour tenter de juguler le trafic transforme la vente à la sauvette en jeu dangereux. Parfois, certains se font prendre, passent quelques heures



au commissariat de Clignancourt ou à celui de la Goutte d'Or : le harcèlement policier se dissout alors dans l'impuissance du quotidien. « *Amal, il s'est fait prendre, on ne sait même pas comment. Il a été emmené au Centre (1), d'autres ont été libérés juste après. L'an dernier, quand on venait d'arriver, on nous a raconté que certains s'étaient jetés sur un flic (2) et avaient donné des coups de couteau. Mais c'est des histoires qu'on raconte ici, entre nous, tu vois.* » Côté thunes, c'est loin d'être la joie. De quoi bricoler un peu, à peine pour mettre de côté car, comme dit Mehdi : « *On se fait cent, cent cinquante euros la semaine, ça dépend des jours et de la police, si elle est là ou pas. À côté, il y a "la banque", celui qui ramasse l'argent. Comme ça, si la police nous prend, pfuiit, on n'a que trente, cinquante euros sur nous !* » Le marché de Barbès et les biffins, le marché « libre », se déploie le long de l'asphalte. Ahmed, les biffins, ça le met un peu mal à l'aise : « *Il y a toutes les femmes et les vieux, ils vendent du lait en poudre ou des sacs plastiques, même chez nous on ne voit pas ça ! Ça me fait mal au cœur. Des fois, on leur avance dix ou vingt euros, et souvent, on cache pour eux leurs affaires dans nos planques. Il y en a qui galèrent, ici, ce sont ceux qui vendent des cacahuètes ou du maïs sur leur bidon, ils sont là de huit heures à minuit, ils sont debout toute*

la journée et repartent tous ensemble de l'autre côté du périp'h' on ne sait pas où ! » Et Mehdi de rajouter : « *La police, quand il y a le marché, ils font vraiment n'importe quoi, ils sont mauvais (3).* » Après quelques clopes fumées au café Royal, un chibani raconte : « *La cigarette, elle permettait de bricoler un peu quand on arrivait à Barbès. Tu débarquais du bled, tu faisais ça un mois, quand tu n'avais vraiment rien. Maintenant, les jeunes, ils sont là tout le temps. Il n'y a pas de travail pour eux, ils traînent et du coup, des fois, ils se battent entre eux. Et avec la police par-dessus tout ça, c'est pas bon, c'est pas bon...* » Vues d'ici, la Tunisie et les révoltes arabes ont une autre saveur, et Ahmed et Mehdi en parlent avec un sourire amer. À peine quelques bribes de phrases sur la volonté de ne pas décevoir ses proches et la désillusion de l'arrivée en France. Sous le squelette métallique du métro aérien, Ahmed blague : « *Un jour je rentrerai, je ramènerai une jolie Française, mon cousin serait trop jaloux !* » Avant de retourner à « ses affaires », il lance d'un ton roublard : « *Franchement, nous, on fume même pas les clopes qu'on vend : elles sont trop pourries !* »

1. Le centre de rétention administratif de Vincennes.

2. En mai 2011, un agent de la Brigade anticriminalité (BAC) a reçu des coups de couteau à Barbès suite à l'interpellation d'un voleur.

3. Les Copwatcheurs chroniquent régulièrement les abus des lardus sur les biffins de Barbès : coups, arrestations abusives, insultes ou encore vol de marchandises.

Entre Mama cacahuète et Papa moustache

Elles sont alignées le long des trottoirs du boulevard Barbès et des ruelles de la Goutte d'Or. Après les sans-pap' de la clope, le Chien rouge est allé à la rencontre de Fatou, tapin de trente-deux ans, qui arpente un enfer pavé de menus espoirs.

« Il y a trop de monde à Barbès, trop de monde incontrôlé surtout », écrivait en 1980 Geneviève Fraisse dans *Les Révoltes logiques* (1). Fatou, elle, est une sacrée incontrôlée, qui plus est pas facile à aborder, surtout quand on voit la taille de ses ongles rouge Ferrari. *« T'as pas froid à force d'être toute la journée dehors ? »* Et Fatou de lancer la même rengaine depuis cet hiver : *« Si, on va chez toi ? »* Depuis peu, on la croise régulièrement vers « Viande à gogo », une échoppe située rue de Panama. Un matin, en sortant de cette boucherie, Fatou raconte, dans un rire amer : *« Pour moi, à une époque, c'était plutôt mecs à gogo... »* Derrière la blague se cache une tout autre réalité : dans son sac plastique, un poulet pour ses deux gamins qui l'attendent chez elle. *« La plupart des filles qui font le trottoir ont des enfants. Des fois, ça arrive qu'on se garde les petits des autres, raconte Fatou, qui s'empresse d'ajouter : Mais faut pas déconner, c'est rare, car ici, c'est la guerre entre les filles. Ça marche par groupes, là-bas les Nigé-*

rianes, en haut du boulevard les Congolaises, ici les Camerounaises. Des fois, on se parle un peu. Souvent on se déteste. » Si l'on remonte le boulevard Barbès ou arpente la Goutte d'Or, les « Chéri » et « Viens, trésor » parviennent vite aux oreilles masculines. Les « filles du quartier », comme on les nomme, squattent en petites grappes autour des grilles chauffées du métro. Fatou, elle, tapine de moins en moins : *« À Barbès, la plupart des filles sont tenues par les Mamas cacahuètes (2). Il faut rembourser sa dette... et pour ça, les mamas sont horribles ! Moi, j'ai quasiment fini, j'ai remboursé 15 000 euros avec seulement des passes à 50 euros. Mais s'il y a un problème, leur famille débarque et là, ça peut très mal se passer : coups de poing sur le visage – et les passes c'est fini le temps que tu récupères – quand c'est pas les coups de couteau. »* Fatou dit faire partie des filles qui s'en sortent plus ou moins. *« J'arrive à me faire plaisir de temps en temps en allant rue Poulet (3). Mais il y a de grandes différences entre les filles, certaines arrivent à peine à faire*

le riz du soir. Il y a aussi quelques-unes en solo, mais c'est des vieilles, et pour elles, je peux te dire que c'est dur. » Mais « certaines arrivent à appâter dans les cafés, elles 's'arrangent' avec le patron. Le mieux, c'est encore le doublage (4), comme ça tu es au chaud et tu peux dire au mec de se laver. Mais c'est très rare. » Des filles de plus en plus jeunes débarquent sur le pavé qui, d'après Fatou, « ne connaissent rien, elles sont posées là du jour au lendemain, et débrouille-toi. Elles sont lâchées dans l'arène, se font insulter par les plus anciennes. Et au niveau hygiène, c'est mauvais, et je te parle même pas de la capote ou des hommes sales. » Les clients violents sont légion à la Goutte d'Or, sans parler des propositions humiliantes : « Comme on est black, les mecs pensent qu'ils peuvent faire n'importe quoi ! Ils profitent des jeunes, qui ne savent pas trop comment répondre : ils nous prennent pour des moins-que-rien, mais quand les billets sont au rendez-vous, certaines acceptent. » Sous la pression de commerçants, habitants et autres tauliers de rades, les lardus viennent remplir leurs paniers à salades pour emmener quelques filles au commissariat. Mais, pour Fatou, « ils ne font pas les malins et, de toute façon, ils ne peuvent pas faire grand-chose. Il y a trop de besoins ici chez les femmes, on se débrouillera toujours et ça ils le savent

bien. C'est trop difficile de prouver le racolage. » Il y a quelques mois, elle a eu affaire à l'un d'entre eux : « T'aurais dû voir ! Un vieux policier qui est copain avec des habitants du coin a commencé à m'embêter, à demander mes papiers. Il n'était même pas en service, et il a commencé à être violent, me disant "Tu vas dégager chez toi !" On a crié à plusieurs contre lui : "C'est toi qui dégages, Papa moustache (5) !" Je pense que ce soir-là, il est rentré chez lui avec le mal aux oreilles ! » Fatou, qui a un « petit diplôme de commerce » en poche, aimerait bien ouvrir une boutique de tresses et autres obscurs rajouts capillaires. « Et après, je me casse ! » Où ça ? Fatou n'a pas de papiers en règle depuis des lustres, mais pour elle, être à deux doigts de quitter la prostitution de rue, c'est déjà toute une page noire qui se tourne. Pourtant, son « activité » lui colle à la peau : au marché Dejean, un vendeur de CD lui crache une insulte au visage. Fatou rétorque du tac au tac par un sacré nom d'oiseau tropical. « Faut jamais se laisser marcher sur les pieds à Barbès, jamais. »

1. « Barbès-La Goutte d'Or », Les Révoltes logiques, n°12, été 1980, p.62-69. Revue animée entre autres par Jacques Rancière (merci à Mathieu Léonard).

2. Un surnom dû au fait que ces souteneuses passent leur temps assises sur les bancs à grignoter.

3. La rue Poulet rassemble une kyrielle de petites échoppes de coiffure africaine.

4. Le doublage consiste à sous-louer une chambre pour pratiquer son activité.

5. Sobriquet que certains Africains de La Goutte d'Or donnent aux pandores.

« Comme on est black, les mecs pensent qu'ils peuvent faire n'importe quoi »



«Il faut biffer pour bouffer !»

Entre répression policière et saillies hypocrites des élus locaux, le « marché libre » de Barbès a temporairement disparu. Si la gentrification du quartier poursuit son cours, les biffins n'ont toutefois pas dit leur dernier mot, survie oblige.

Un carré d'une centaine de places sous le périp'h'. C'est ce que la ville de Paris autorise pour les quelques adeptes du « marché libre » ou biffins. « *Un accompagnement social inédit en France* » ou encore « *un espace de vente solidaire* » se targuent les édiles du 18e arrondissement... « *Une sacrée connerie, ouais ! s'esclaffe un vieux biffin. Il faut adhérer à une charte, avoir des papiers et jurer de ne vendre que de la récup', c'est fait pour mieux nous parquer et virer les clandestins.* »

Depuis peu, la biffe (1) du boulevard de La Chapelle, à Barbès, n'a plus droit de cité sous le métro aérien éponyme.

À grand renfort de répression, le trottoir qui accueillait le joyeux bordel que formaient les Arméniens et leurs chargeurs de té-





léphone ou les Africaines avec leur pots de lait en poudre est désormais vide. « *On n'a plus le droit d'être là : ça fait des mois qu'on nous pique nos affaires, il y en a même qui se font taper, et des vieux en plus !* » témoigne Aslan, biffin aux canines d'argent, d'origine tchéchène. *On n'a pas de papiers, pas d'argent, on veut juste se débrouiller un peu en gagnant quelques euros, qu'est-ce qu'on fait de mal ?* »

Sous couvert de discours mêlant âme charitable et hygiénisme, les élus du 18^e et les assos de riverains, telles qu'Action Barbès, ont en effet demandé en mars dernier au préfet de police « *de mettre en œuvre tous les moyens nécessaires pour mettre fin à cette activité illégale* ». La préfecture a alors répondu faire preuve

« On est dans une chasse aux pauvres sur fond de rénovation urbaine »

« *de fermeté et d'humanisme* », se félicitant du chiffre de « *plus de cinq mille personnes évincées en un an (2)* ». Ce coin de Barbès s'adonnant sauvagement au marché libre a été classé « *périmètre de sécurité renforcée* », dispositif qui permet ainsi d'obtenir des moyens policiers supplémentaires.

La fermeté et l'humanisme, Marc (3), copwatcheur (surveilleur de flics) à Barbès, l'a vérifié plus d'une fois après avoir observé durant huit mois la répression policière du marché libre : « *La police intervenait de façon décomplexée et extrê-*

mement violente. Les flics volaient leurs marchandises voire les sacs à main des biffins ! Sans parler des amendes d'une centaine d'euros pour vente à la sauvette et les contrôles permanents : beaucoup des biffins, en grande majorité caucasiens, n'ont pas de papiers en règle, ou juste un récépissé de demandeur d'asile. »

Mais les biffins ne se laissent pas abattre et c'est dans les arrières-rues de La Goutte d'Or et aux marges du marché qu'ils étendent en petits groupes leurs draps parsemés de « *babioles et autres bricoles* ». La longue bande d'asphalte que le marché libre recouvrait de ses objets solitaires et cabas de fortune s'est muée en archipels sauvages et sans cesse mouvants. Selon Marc, « *les biffins continuent de vendre*

mais en cachette, en restant à peine quelques minutes. Ils pouvaient se faire 15 à 20 euros avec la

biffe, maintenant à peine quelques euros. Beaucoup d'entre eux se sont déplacés vers le marché de Montreuil... »

Aslan raconte cependant que « *depuis qu'on ne peut plus biffer, beaucoup font de la vente à la sauvette, au marché Dejean. C'est dangereux, car nous, on n'a pas de papiers et comme beaucoup font déjà ça, il y a souvent des bagarres.* » Et Marc de renchérir : « *On est dans une chasse aux pauvres sur fond de rénovation urbaine : on a assisté à une gentrification irréversible du quartier avec l'aval des commerçants et des nouveaux habitants.* »

Un harcèlement permanent qui ne fait que retranscrire la vision anxieuse de l'espace public des élus socialistes et des petits commerçants. Tout espace d'autonomie ou tentative d'appropriation de la rue est à dissoudre au travers de l'intervention publique, qu'elle soit policière ou urbanistique. En témoigne ce carrefour du métro Barbès, accueillant les vendeurs à la sauvette sans pap', encadré de part et d'autre par la carcasse brûlée d'un magasin en attente de démolition, Le Louxor, un ancien cinéma populaire réhabilité sous peu en « *cinéma d'art et d'essai consacré au cinéma de l'hémisphère Sud* » et le centre musical Fleury Goutte d'Or, espace de verre im-

probable à la programmation inrockuptuesque. Tel un chantre de la « *mixité sociale* », un rupon gominé arbore son T-shirt « *Goutte d'Or j'adore* » devant ce poste d'avant-garde pour population en mal d'exotisme bigarré. Si les édiles du quartier aimeraient suivre l'adage de Manuel Valls, ministre de l'Intérieur, de mettre à Barbès « *quelques Blancs, quelques white, quelques blancsos* », Aslan ironise en chantant que de toute façon : « *Il faut biffer ! Pour bouffer !* »

1. La biffe (biffin est un mot d'argot pour désigner un chiffonnier) est une activité pratiquée dans les quartiers périphériques parisiens et autour des fortifications dès le XIXe siècle.

2. Vidéo de la séance du conseil du 20 mars 2012, V43M relatif au marché sauvage du boulevard de la Chapelle (18e). Début - 8:38:00. <http://event.paris.fr/Datas/conseil/1908>.

3. Le prénom a été modifié.



M

BARBES

Château Rouge

BD

Rue Poissonniers

Polonceau

la Goutte d'or

Bd Chapelle

M

Barbès

126at

Oran

PANAMA
SUEZ

Rue Léon

r Myrha

riche hom

40
LEÇON

CAPLAT

Charbennière
CHARTRES

ERNESTINE

Doudeau

LAGHQUAT

Cave

ST MATHEU

ST BERNARD

Tom Bou

cha

M

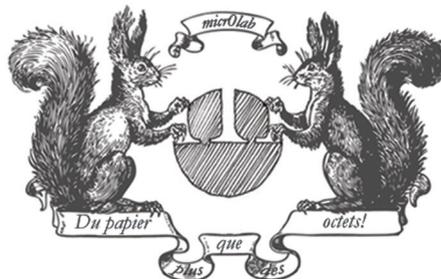
CS



À date d'impression de cette brochure (décembre 2012), Mehdi est détenu au Centre de rétention administrative de Vincennes, Fatou a disparu des ruelles de la Goutte d'Or et le marché libre de Barbès a repris de plus belle.



Ces chroniques sont parues dans les numéros 99 (avril 012), 100 (mai 012) et 101 (juin 012) du journal *CQFD*. Elles sont publiées, ainsi que les illustrations les accompagnant, sous licence art libre, ce qui signifie que vous pouvez copier, diffuser et transformer librement cette brochure dans le respect des droits de l'auteur.
(plus de détails à <http://artlibre.org>)





Mickaël Correia : journaliste d'enquête sociale qui aime traîner dans les rues, les usines occupées, les maquis campagnards.



L.L. de Mars : metteur en musiques, en images, en propos, producteur acharné d'œuvres.

<http://www.le-terrier.net>



CQFD : mensuel de critique et d'expérimentation sociales sans pub, sans sub', sans chef.

<http://www.cqfd-journal.org>



micr0lab : leurs valeurs et leurs réalisations se tâtonnent, se découvrent, s'inspectent.

<http://micr0lab.org>



L'Échomusée de la Goutte d'Or raconte la vie des habitants de la Goutte d'Or, quartier populaire et dernier bastion du Paris modeste, battu en brèche par les bulldozers de la spéculation immobilière.

21 rue Cavé - 75018 Paris

